

Le prolétariat anglais en 1840.

L'esclavage se montre au début de toutes les sociétés ; les maux qu'il produit le rendent essentiellement transitoire, et sa durée est en raison inverse de sa rigueur. Si nos pères n'avaient pas eu plus d'humanité pour leurs serfs que les manufacturiers d'Angleterre n'en ont pour leurs ouvriers, la servitude n'eût pas duré tout le moyen âge. Le prolétariat anglais, dans quelque profession que ce soit, est une existence tellement atroce, que les nègres qui ont quitté les habitations-sucreries de la Guadeloupe et de la Martinique, pour aller jouir de la liberté anglaise à la Dominique et Sainte-Lucie, reviennent, quand ils le peuvent, auprès de leurs maîtres. Loin de moi la pensée sacrilège de vouloir défendre aucune sorte d'esclavage ! Je veux seulement prouver, par ce fait, que la loi anglaise est plus dure pour le prolétaire que le bon plaisir du maître français à l'égard de son nègre. L'esclave de la propriété anglaise a, pour gagner son pain et payer les taxes qu'on lui impose, une tâche infiniment plus lourde.

Le nègre est seulement exposé aux caprices de son maître, tandis que l'existence du prolétaire anglais, celle de sa femme, de ses enfants sont à la merci du producteur. Le calicot, ou tel autre article, baisse-t-il de prix, aussitôt ceux atteints par la baisse, soit filateurs, couteliers, potiers, etc., d'accord entre eux, réduisent les salaires, sans s'inquiéter nullement si les nouveaux salaires qu'ils adoptent suffisent ou non à la nourriture de l'ouvrier ; ils augmentent aussi le nombre des heures de travail. Quand l'ouvrier est à la tâche, ils exigent plus de fini dans son ouvrage, tout en le payant moins, et l'ouvrage où toutes les conditions ne sont pas exactement remplies n'est pas payé. Cruellement exploité par celui qui l'emploie, l'ouvrier est encore pressuré par le fisc et affamé par les propriétaires de terres ; presque toujours il meurt jeune ; sa vie est abrégée par l'excès du travail ou par la nature de ses travaux. Sa femme et ses enfants ne lui survivent pas longtemps ; attelés à la manufacture, ils succombent par les mêmes causes ; s'ils n'y sont point occupés l'hiver, ils meurent de faim au coin des bornes !

La division du travail poussé à l'extrême limite, et qui a fait faire des progrès si immenses à la fabrication, a annihilé l'intelligence pour réduire l'homme à n'être qu'un engrenage de machines. Si encore l'ouvrier était dressé à exécuter les diverses parties d'une ou plusieurs fabrications, il jouirait de plus d'indépendance ; la cupidité du maître aurait moins de moyens de le torturer ; ses organes conserveraient assez d'énergie pour triompher de l'influence délétère d'une occupation qu'il n'exercerait que quelques heures.

Les émouleurs des manufactures anglaises ne passent pas trente-cinq ans ; l'usage de la meule n'a aucun effet nuisible sur nos ouvriers de Châtellerault, parce que l'émoulage n'est qu'une partie de leur métier, et ne les occupe que peu de temps, tandis que, dans les ateliers anglais, les émouleurs ne font pas autre chose. Si l'ouvrier pouvait travailler à diverses parties de la fabrication, il ne serait pas accablé par sa nullité, par la perpétuelle inactivité de son intelligence ; répétant toute la journée les mêmes choses, les liqueurs fortes ne deviendraient pas pour lui un besoin pour le faire sortir de la torpeur dans laquelle la monotonie de son travail le plonge, et l'ivrognerie ne mettrait pas le comble à sa misère. Il faut avoir visité les villes manufacturières, vu l'ouvrier à Birmingham, Manchester, Glasgow, Sheffield, dans le Staffordshire, etc., pour se faire une juste idée des souffrances physiques et de l'abaissement moral de cette classe de la population.

Il est impossible de juger du sort de l'ouvrier anglais par celui de l'ouvrier français. En Angleterre la vie est de moitié plus chère qu'en France, et depuis 1825 les salaires ont subi une telle baisse que presque toujours l'ouvrier est obligé de réclamer les secours de la paroisse pour faire vivre sa famille ; et, comme les paroisses sont accablées par le montant des secours qu'elles accordent, elles en règlent la quotité, relativement aux salaires et au nombre d'enfants de l'ouvrier ; non en raison du prix du pain, mais d'après le prix de la pomme de terre ; pour le prolétaire anglais le pain est une nourriture de luxe ! Les ouvriers d'élite, exclus, en raison de leurs salaires, des secours de la paroisse, ne jouissent guère d'un meilleur sort. La moyenne des salaires qu'ils gagnent ne s'élève pas, m'a-t-on

assuré, au-delà de 3 ou 4 shillings (3 fr. 75 c. à 5 fr.) par jour, et la moyenne de leur famille est de quatre enfants. En comparant ces deux données aux prix des subsistances en Angleterre, on se fera aisément une idée de leur détresse.

50 La plupart des ouvriers manquent de vêtements, de lit, de meubles, de feu, d'aliments sains et souvent même de pommes de terre !... Ils sont enfermés douze à quatorze heures par jour dans des salles basses, où l'on aspire, avec un air vicié, des filandres de coton, de laine, de lin ; des parcelles de cuivre, de plomb, de fer, etc., et passent fréquemment d'une nourriture insuffisante aux excès de la boisson :
55 aussi tous ces malheureux sont étiolés, rachitiques, souffreteux ; ils ont le corps maigre, affaissé, les membres faibles, le teint pâle, les yeux morts ; on les croirait tous affectés de la poitrine.

Je ne sais s'il faut attribuer à l'irritation d'une fatigue permanente, ou au sombre désespoir auquel leur âme est en proie, l'expression de physionomie pénible à voir qui est presque générale chez tous les ouvriers. Il est difficile de rencontrer leur point visuel, tous tiennent constamment les yeux baissés et ne vous regardent qu'à la dérobée, en jetant surnoisement un coup d'œil de côté¹, ce qui donne quelque
60 chose d'hébétement, de fauve et d'horriblement méchant à ces figures froides, impassibles et qu'une profonde tristesse enveloppe ; on n'entend pas, dans les manufactures anglaises comme dans les nôtres, des chants, des causeries et des rires. Le maître ne veut pas qu'un souvenir de l'existence vienne distraire une minute ses ouvriers de leur tâche ; il exige le silence, et il règne un silence de mort, tant la faim de l'ouvrier donne de puissance à la parole du maître ! Il n'existe entre l'ouvrier et les chefs de
65 l'établissement aucun de ces rapports de familiarité, de politesse, d'intérêt que l'on voit chez nous et qui assoupissent, dans le cœur du pauvre, les sentiments de haine, d'envie, que le dédain, la dureté, l'exigence et le luxe du riche font naître. On n'entend jamais, dans les ateliers anglais, le maître dire à l'ouvrier : « Bonjour, père Baptiste ; – eh bien, comment va votre pauvre femme ? – et l'enfant ? –
70 Allons, tant mieux ! – Il faut espérer que la mère sera promptement rétablie ; – dites-lui qu'elle vienne me voir aussitôt qu'elle pourra sortir. » Un maître croirait s'avilir de parler ainsi à ses ouvriers. Dans tout chef de manufacture, l'ouvrier voit un homme qui peut le faire chasser de l'atelier où il travaille, aussi salue-t-il servilement les manufacturiers qu'il rencontre : mais ceux-ci croiraient leur honneur compromis s'ils rendaient le salut. L'esclavage n'est plus à mes yeux la plus grande des infortunes humaines depuis que je connais le prolétariat anglais : l'esclave est sûr de son pain pour toute sa vie et
75 de soins quand il tombe malade ; tandis qu'il n'existe aucun lien entre l'ouvrier et le maître anglais. Si celui-ci n'a pas d'ouvrage à donner, l'ouvrier meurt de faim ; est-il malade, il succombe sur la paille de son grabat, à moins que, près de mourir, il ne soit reçu dans un hôpital : car c'est une faveur que d'y être admis. S'il vieillit, si, par suite d'un accident, il est estropié, on le renvoie, et il mendie furtivement de crainte d'être arrêté. Cette position est tellement horrible, que pour la supporter il faut supposer à
80 l'ouvrier un courage surhumain ou une apathie complète.

L'exiguïté de l'emplacement est générale dans les manufactures anglaises ; on mesure avec parcimonie l'espace où l'ouvrier doit se mouvoir. Les cours sont petites, les escaliers étroits ; il est obligé de passer de côté autour des machines et des métiers : il est facile
de voir, en visitant une manufacture, que le confort, le bien-être, ou même la santé des hommes destinés
85 à vivre dans l'usine, ne sont entrés pour rien dans la pensée du constructeur. La propreté, le plus efficace des moyens de salubrité, est très négligée ; autant les machines sont soigneusement peintes, vernies, nettoyées et polies, autant les cours sont sales et pleines d'eaux stagnantes, les planchers poudreux, les carreaux de vitre malpropres. A dire vrai, si les bâtiments, les ateliers, étaient propres, coquets, et entretenus comme les manufactures d'Alsace, les haillons de l'ouvrier anglais paraîtraient encore plus

¹ Ce regard, que j'ai également remarqué en Amérique aux esclaves, n'est pas, dans les îles Britanniques, particulier aux ouvriers des fabriques. – On le retrouve partout chez tout ce qui est dépendant, subordonné ; c'est un des traits caractéristiques des vingt millions de prolétaires. – Il y a néanmoins des exceptions, et c'est presque toujours chez les femmes qu'elles se rencontrent.

90 hideux. Mais n'importe, que ce soit incurie ou calcul, cette malpropreté n'en est pas moins un surcroît de maux pour l'ouvrier.

L'Angleterre n'a plus de grandeur qu'en industrie ; mais elle est gigantesque, vue dans les instruments pus à l'esprit mathématique des temps modernes, instruments magiques qui pétrifient tout autour d'eux ! Les docks, les chemins de fer, les immenses proportions des manufactures, donnent l'idée de l'importance du commerce et de l'industrie britanniques.

95

La puissance des machines, leur application à tout, étonnent et frappent l'imagination de stupeur ! La science humaine, incorporée dans des milliers de formes, remplace les fonctions de l'intelligence ; avec les machines et la division du travail, on n'a besoin que de moteurs : le raisonnement, la réflexion, sont inutiles.

100

Flora Tristan, *Promenades dans Londres*, Paris, H.-L. Delloye, éditeur, 1840, p. 92-108